Bonnemaison, Joël. – *La géographie culturelle*. Cours de l'Université Paris IV-Sorbonne, 1994-1997 (établi par Maud Lasseur et Christel Thibault), Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques (CTHS), 2000, 152 p.

Jean Copans

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudesafriaines/1497>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.1497

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002

ISBN : 978-2-7132-1774-6

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Jean Copans, « Bonnemaison, Joël. – *La géographie culturelle*. Cours de l'Université Paris IV-Sorbonne, 1994-1997 (établi par Maud Lasseur et Christel Thibault), Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques (CTHS), 2000, 152 p. », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 167 | 2002, mis en ligne le 22 juin 2005, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/1497> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.1497>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

© Cahiers d'Études africaines

Bonnemaison, Joël. – *La géographie culturelle*. Cours de l'Université Paris IV-Sorbonne, 1994-1997 (établi par Maud Lasseur et Christel Thibault), Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques (CTHS), 2000, 152 p.

Jean Copans

- 1 Cet ouvrage relève d'un genre tout à fait particulier (la transcription d'un cours) et notre compte rendu s'en ressentira par nécessité. Ce petit volume se présente en effet comme le cours professé par J. Bonnemaison à l'Institut de géographie à Paris IV. Il est le résultat d'une synthèse des notes du géographe et des notes de cours prises par ses étudiant(e)s de licence et de 3^e cycle. J. Bonnemaison, décédé lors d'une mission en 1997, avait prévu, semble-t-il, un projet plus vaste qu'il n'a pu mener à son terme. De nombreux cours forment la base des petits manuels qui paraissent de plus en plus fréquemment en France, mais ils sont évidemment retravaillés, complétés et le résultat final n'a souvent qu'un lointain rapport avec le point de départ. Je puis en témoigner pour être moi-même passé par ce genre d'expérience. Mais ce n'est pas le cas de cet ouvrage qui doit tout simplement être lu comme un cours, avec tout le schématisme inhérent à la vulgarisation orale, comme un texte brut qui ne s'embarrasse pas de références infra-paginales même si la bibliographie est plus que conséquente (150 références) parce que celle-ci constitue également un des types de document pédagogique distribué aux étudiants. Ce genre de publication est devenue très rare, mais les chercheurs de ma génération se souviennent qu'il s'agissait là d'une activité éditoriale assez courante pour les étudiants, comme pour les universitaires, dans les années 1950-1960. Mais la contestation de la parole professorale après 1968, les

opportunités commerciales plus nombreuses, la désyndicalisation étudiante – et d'autres facteurs bien entendu – ont signé depuis longtemps la mort du cours ronéoté puis imprimé.

- 2 Cependant l'hommage à un enseignant dévoué (selon de nombreux témoignages) ne doit pas déboucher pour autant sur un éloge irresponsable de son contenu scientifique. J'ai été invité en connaissance de cause (par des collègues géographes) à rédiger ce compte rendu en tant qu'anthropologue et je dois marquer d'emblée une certaine déception. Mais avant d'en présenter les raisons revenons sur l'organisation et les thèmes du cours lui-même. Après un bref rappel de l'itinéraire professionnel et thématique du chercheur (pp.11-21), le géographe nous expose les différentes traditions géographiques qui ont plus ou moins placé la culture au cœur de leur réflexion (pp. 28-63) : il y a d'abord les trois socles de la géographie humaine que sont l'École allemande (Herder, Ritter, Ratzel), l'École française (Vidal de la Blache et ses disciples notamment J. Brunhes, A. Demangeon) et enfin la géographie culturelle américaine de C. Sauer. J. Bonnemaison met ensuite en lumière la tradition de la géographie des aires culturelles et des civilisations dont le personnage principal est P. Gourou ; certains de ses élèves sont encore plus « culturels » comme J. Gallais, J. Delvert ou encore Xavier de Planhol. Le dernier volet de cette rétrospective est formé par la géographie humaniste des représentations de D. Lowenthal où se retrouvent les français P. Claval, A. Berque et J. Bonnemaison lui-même. La présentation des œuvres de J. Gottmann (les forces contraires de la circulation et de l'iconographie), de A. Frémont (l'espace vécu et l'espace culturel) et enfin de J. R. Pitte et A. Berque (le paysage) conclut cette première partie récapitulative des « Écoles géographiques » qui vise à rappeler le bien fondé d'une approche culturelle en géographie.
- 3 La seconde moitié du cours présente le contenu et les concepts de cette démarche. C'est ici que le lecteur anthropologue est pris d'un doute. En effet, la première partie est indubitablement marquée du sceau de la préoccupation géographique de l'interprétation de l'espace, de ses contraintes et de ses manifestations. De nombreux encarts illustratifs et concrets d'extraits des œuvres de J. Bonnemaison prouvent la pertinence de cette conception. La seconde partie plus programmatique, générale et abstraite pose par contre problème. Ce n'est pas tant l'idée d'une géographie culturelle qui incorpore les pratiques et même les représentations des populations dans son objet qui est contestable que le culturalisme envahissant de la position de Bonnemaison. Culturalisme d'autant plus surprenant qu'aucun des six ethnologues ou anthropologues cités ne sont véritablement des représentants de cette tradition disciplinaire américaine (d'ailleurs pas un seul de ces six noms n'est américain : Clastres, Condominas, Haudricourt, Leenhardt, Lévi-Strauss, Malinowski) et que le recours à la culture est présenté, à plusieurs reprises, comme une saine réaction au marxisme sociologique (et anthropologique) que le géographe présente, il faut hélas l'admettre, de manière bien caricaturale. L'anthropologie n'a pas le privilège de l'analyse de la culture comme réalité idéale et matérielle collective et loin de moi l'idée de remettre en cause le projet du géographe, au contraire. Mais le contenu de la culture qu'il nous expose comme concept ou sous la forme d'un système culturel reprend de manière assez floue les pires lieux communs du culturalisme anthropologique critiqué dès les années 1950 par les partisans d'une approche historiciste et matérialiste de la culture.
- 4 Le point de départ de cette réflexion c'est la volonté d'éclairer ce qui a pu apparaître comme un résidu dans l'analyse géographique (surtout après le politiquement correct

de la *radical geography*). Ce résidu, la culture, peut au contraire être perçu comme un fondement, un accomplissement. Le géographe cite C. Lévi-Strauss, G. Dumézil et E. Benveniste pour justifier l'importance du milieu culturel qui transcende le matériel et le spirituel, le social et le territorial. J. Bonnemaison présente alors un exemple de coutume mélanésienne (pp. 71-79) qui confirme le caractère concret de ses qualités ethnologiques. Mais cet encart n'en reste pas moins une exception puisque le géographe se laisse reprendre par une rhétorique anthropologisée avec la notion de civilisation dont la très large extension n'est pourtant pas sans poser de problèmes tant aux historiens qu'aux anthropologues. La section suivante sur « Le système culturel » forme la partie la plus synthétique mais aussi la plus culturaliste du cours. Cédons la parole à l'auteur afin de préciser le fonds de sa pensée : « L'approche culturelle en géographie revient à étudier un système holistique dont aucune des composantes majeures n'est dissociable. Un système culturel se distingue d'un système social : il est plus englobant et se compose de quatre éléments, des savoirs, des techniques, des croyances et un espace » (p. 89). Ce système culturel est organisé en traits culturels. Les espaces eux-mêmes sont renvoyés à des notions qui semblent remonter aux débuts du XX^e siècle : on passe du foyer culturel à la région ou au « pays » puis aux aires culturelles et enfin aux mondes culturels. La culture est également processus et donc combinaison de quatre étapes : la découverte, l'invention, l'innovation et l'évolution. À ce stade le processus devient diffusion : apparaissent des mosaïques des sous-cultures et des différences entre cultures. Bref, en une petite trentaine de pages, le géographe nous rappelle les principes des ethnologies culturelles du début du xx^e siècle tant austro-germaniques qu'américaines (pour autant que la transition par Boas fut entièrement « américaine » !).

- 5 Paradoxalement la conclusion revient au territoire qui est le lieu du rite. Mais si les exemples insulaires de la Mélanésie confortent cette approche, je ne suis pas convaincu que les autres aires culturelles (dont l'aire africaine) permettent un tel rapprochement. On se souviendra ici des démonstrations de R. Fardon et de ses collègues sur les ghettos thématiques, faussement universels, des aires culturelles en anthropologie. Encore une fois c'est aux géographes et non à l'anthropologue de décider si la perspective d'une géographie proprement culturelle est justifiée, si les propositions de Bonnemaison sont les plus pertinentes pour se faire et si cette approche est plus efficace en géographie que des démarches plus sociales ou historiques. Toutefois le lecteur anthropologue peut se permettre de faire deux remarques élémentaires qui ne peuvent prêter à polémique puisque l'auteur n'est plus là pour rappeler son point de vue.
- 6 La première remarque se veut pédagogique : est-il « honnête » d'explicitement une géographie culturelle devant des étudiants sans évoquer de manière véritablement informée (même si cela est fait par nécessité de manière très succincte) le contenu déjà ancien des approches culturalistes et culturelles en ethnologie et anthropologie et sans évoquer les principales critiques que ces approches ont suscitées depuis plus d'un demi-siècle ? Un non-anthropologue n'a pas le droit de faire comme si ce double patrimoine (programmatique et critique) n'existait pas. Certes nous lisons tous souvent de travers les traditions des disciplines voisines mais ici la distorsion est trop manifeste. La seconde est de nature plus scientifique : les notions de culture, d'identité et de territoire se retrouvent au cœur d'une des notions les plus discutées (et discutables) des sciences sociales contemporaines à savoir la notion d'ethnie. Certes celle-ci semble d'origine plus américaniste, africaniste ou « orientaliste » qu'océanienne mais est-il possible d'évoquer la possibilité d'une géographie culturelle

sans citer la question ethnique ? J'en doute d'autant que la seule évocation conflictuelle est celle de la Yougoslavie qui renvoie aux notions de territoire mais aussi de frontières nationales ce qui est une toute autre problématique.

- 7 L'intention de départ est excellente et l'anthropologue ne peut que se féliciter de la réinsertion des pratiques dites culturelles dans la dynamique des analyses spatiales. Mais la généralité du cours n'arrive pas à combler le fossé que doit ressentir tout lecteur (et tout auditeur) entre la formulation de grands principes culturalistes trop universels et quasi philosophiques (aux contenus très datés selon nous) et l'explicitation des applications empiriques « invisibles » mais très convaincantes des travaux de Joël Bonnemaison par lui-même. Une bibliographie complète des travaux de ce dernier conclut le texte. Le lecteur se doit de s'y reporter pour voir de plus près la géographie culturelle en construction et en action.
- 8 Finalement nous en revenons aux prémisses proprement pédagogiques de tout cours introductif à l'université : faut-il illustrer un cours par des exemples empiriques ou au contraire faut-il parsemer de commentaires problématiques une présentation carrément empiriste ? Ou encore faut-il mélanger les deux démarches ? Quelle que soit la réponse rhétorique et éditoriale à cette interrogation ce cours réécrit renvoie au fameux dilemme que pose la transcription *écrite* des traditions orales : ce ne peut être une tradition puisque l'existence d'une version standard réduit les autres versions à l'état de variantes.